Roman

Rachel Fleurotte

Les Dames de Besançon

Les Uchroniques Comtoises - III



HYDRALUNE
LA FABRIQUE À CHIMÈRES

LES DAMES DE BESANÇON

Rachel FLEUROTTE

Hydralune,
la Fabrique à Chimères

Les Dames de Besançon
Les Uchroniques Comtoises - Tome 3
© Rachel Fleurotte.

ISBN 978-2-487355-19-4
Dépôt légal : octobre 2026

Hydralune, la Fabrique à Chimères
2, rue Horace Bertin
13005 Marseille

Chapitre 1

Juillet 1894

Un grondement menaçant roulait sous le couvert des arbres tandis que la pluie d'orage noyait la forêt. L'eau ruisselait sur les pierres et la terre, transformant peu à peu le sol en boue. Le vent hurlait dans les branches et les secouait avec force en leur arrachant des feuilles.

Lila et sa famille couraient se mettre à l'abri. Les nattes auburn de la fillette battaient dans son dos ; elle avait perdu son bonnet vert, mais c'était le dernier de ses soucis. L'eau cascadait sur leurs talons et noyait déjà leurs chevilles. Lila fuyait à en perdre haleine, son panier brinquebalant à son bras. Quelques baies s'en échappaient, mais elle n'allait pas s'arrêter pour les ramasser.

Derrière elle, ses parents cavalaient et haletaient, lui criaient d'avancer sans se retourner. Le vent sifflait aux oreilles de Lila et hachait leurs paroles. Ils étaient ralentis par ses deux petits frères qu'ils portaient, car ceux-ci étaient trop jeunes pour courir seuls.

L'aînée de la fratrie sentait son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine, sous l'effort mais surtout sous la terreur des éléments qui se déchaînaient sur eux. Des éclairs les éblouissaient au travers des trouées, le tonnerre les assourdissait. La nature si paisible d'ordinaire semblait les prendre pour cibles.

Lila voulait se retourner, chercher le réconfort de ses parents, mais le sol de plus en plus mouvant sous ses sabots exigeait toute son attention. Le sang bourdonnait à ses oreilles, tandis que d'autres bruits la frappaient.

Ses cadets, terrorisés, pleuraient et criaient sans retenue. La famille avait été surprise par l'orage alors qu'elle cueillait des baies à une heure de marche de leur maison, sur les hauteurs

de la montagne. Tous couraient aussi vite qu'ils le pouvaient, espérant bientôt y retrouver leur sécurité. Pourtant, malgré leur allure soutenue, ils étaient encore loin d'atteindre leur but. Aucune grotte ne se trouvait sur leur route pour les abriter, et des branches arrachées tournoyaient autour d'eux, menaçantes.

L'eau se déversait par trombes, trop vite pour que le sol, durci par plusieurs semaines de chaleur, puisse l'absorber totalement. La terre sèche accumulée à la surface se transformait en gadoue et couvrait le sentier, de moins en moins praticable. Lila éprouvait de la peine à courir, car ses sabots s'enfonçaient dans le sol à chaque pas. Une foulée plus profonde que les autres lui fit perdre l'équilibre, elle lâcha son panier tandis qu'une de ses chaussures restait prise dans la glaise. Ses mains s'enfonçaient dans la boue alors qu'elle luttait pour se relever. Un bras puissant l'arracha de là et la poussa à reprendre la course folle :

— Plus vite ! hurla son père, lui aussi à bout de souffle.

Lila avait les poumons en feu et le cœur qui menaçait d'exploser. La pluie lui piquait les yeux, mais elle n'arrivait pas à les essuyer. Elle était éreintée, envahie par l'envie de s'arrêter là et se mettre à l'abri sous un arbre. Mais son père estimait qu'il était trop dangereux de rester dans la forêt et qu'ils devaient rentrer au plus vite.

Un cri désespéré retentit en arrière et Lila reconnut la voix de sa mère, vite déformée en un gargouillis noyé par un grondement assourdissant. Son père hurla :

— Fani ! Milot ! NON !

La fillette ne put s'empêcher de jeter un regard derrière elle et ses yeux s'écarquillèrent d'horreur : une coulée de boue les avait rattrapés et venait d'engloutir sa mère et son petit frère. Poursuivant sa course implacable, la vague arriva sur son père et son frère pour les avaler à leur tour.

Terrorisée en la voyant foncer sur elle, Lila se jeta sur le côté du chemin, hors de sa portée, mais sa cheville nue se prit

dans une racine et la plaqua au sol. Dans un réflexe désespéré, la fillette agrippa par le coude une racine du buisson le plus proche et s'y accrocha de toutes ses forces tandis que la boue la recouvrait. Paniquée, elle rentra sa tête contre sa poitrine et ferma les yeux ; sa main libre protégeait de son mieux son nez et sa bouche. Lila se sentit ballottée dans tous les sens et lutta contre le courant qui voulait l'emporter. Sa cheville se tordit dans la racine qui l'emprisonnait, mais tint bon malgré la douleur qui explosa dans son pied et remonta dans son corps. La boue poursuivit sa route meurtrière dans la pente, ne laissant qu'une mince traînée derrière elle.

La pression se relâcha sur Lila, couverte de gadoue. Elle tremblait et épuisa ses dernières forces pour sortir la tête de la fange. Ses oreilles bouchées bourdonnaient, elle était désorientée. Elle essuya comme elle put son visage maculé et le tendit vers la pluie pour se débarbouiller. Sa cheville coincée la lançait, mais elle ne parvenait pas à la dégager. La boue l'avait emprisonnée jusqu'à la poitrine et, malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à s'en extirper.

Lila, affaiblie, tourna la tête : où qu'elle posait ses yeux, la même désolation régnait. Elle ne distinguait aucune trace de ses parents et de ses frères, alors que la vision de la coulée les engloutissant lui revenait de plein fouet. Elle se mit à crier, en larmes :

— Papa ! Maman ! Michat ! Milot ! Où êtes-vous ?

Sa gorge la brûlait, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine et elle frissonnait sans pouvoir s'arrêter. Les gouttes de pluie se mêlaient aux pleurs sur ses joues et brouillaient sa vue. Prise dans sa prison de fange, malgré tous ses efforts, elle restait coincée, impuissante. Désespérée, elle sanglotait et répétait, d'une voix éraillée :

— Papa ! Maman ! Michat ! Milot !

Seul le bruit de la pluie lui répondit.



Rose vérifia que la pluie avait cessé avant de sortir avec prudence de la grotte dans laquelle elle s'était réfugiée. Même si elle avait couru se mettre à l'abri lorsque l'orage avait éclaté, la fillette avait reçu l'averse et ses longues tresses blondes étaient trempées, comme ses vêtements.

Rose se trouvait alors trop loin de la ferme pour avoir le temps d'y rentrer et avait profité de cette cavité toute proche, qu'elle connaissait bien, pour se mettre à l'abri. À douze ans, elle savait la nature dangereuse quand l'orage frappait : la meilleure chose à faire était de s'abriter, mais pas sous les arbres. Rose s'était recroquevillée à l'intérieur, se bouchant les oreilles quand les coups de tonnerre avaient résonné sur la montagne. Elle avait tenté de se réchauffer en frottant ses bras nus pour y ramener un peu de chaleur, mais sa peau restait fraîche et elle frissonna.

La fillette retira son fichu noué sur sa tête pour l'essorer et passa la main sur son visage fin pour en essuyer les dernières traces de pluie. Elle jaugea le sol devant elle : la pluie, tombée à seaux, avait transformé la surface du sol en un bourbier traître. Ses sabots de bois allaient s'enfoncer dedans et Rose devrait fournir des efforts pour les extirper à chaque pas. Elle devait aussi prendre garde à ne pas glisser ni se blesser. Elle releva le bas de sa jupe en coinçant le tissu à sa ceinture, pour éviter de la salir ou la déchirer. Certes, sa robe n'était plus de première jeunesse, retaillée dans une ancienne tenue de sa mère, mais son père risquait de lui mettre une rouste si elle l'abîmait.

La fillette cala l'anse de son panier à son coude et s'engagea prudemment. Celui-ci n'était qu'à moitié rempli de framboises, mais elle n'allait pas s'attarder à en chercher d'autres. Elle préférait se montrer vigilante, quitte à prendre plus de temps pour rentrer à la ferme.

Tandis qu'elle s'engageait à pas lents sur le chemin détrempé, en se tenant aux troncs pour garder l'équilibre, Rose remarqua des coulées de boue qui avaient dévalé la pente. Elle était soulagée d'y avoir échappé car même si elles n'auraient pas pu l'ensevelir, ses chevilles auraient pu y rester emprisonnées.

Rose avançait, concentrée. Ses sabots s'enlisaient dans la gadoue et elle levait les pieds à chaque pas pour les arracher. Ses jambes maigres fournissaient un effort continu tandis qu'elle continuait sa route, pressée de rentrer.

Le silence régnait dans la forêt : les oiseaux avaient dû se mettre à l'abri et n'étaient pas encore ressortis.

Alors qu'elle longeait une coulée de boue, Rose crut percevoir des cris ténus, comme ceux poussés par un petit animal. La fillette se figea, intriguée, et fouilla le sol du regard dans la direction des sons.

Ses yeux se posèrent sur une minuscule silhouette empêtrée dans la boue, qui gémissait et gigotait faiblement, à quelques mètres d'elle. D'après sa taille, il devait s'agir d'un petit rongeur… sauf que celui-ci avait des bras et des nattes !

Le cœur de Rose s'affola et ses yeux s'écarquillèrent tandis qu'elle essayait de comprendre ce qu'elle voyait, sans vraiment y croire. *C'est une fouletote ? Mais nan, elle a pas d'bonnet pointu ! Mais vu sa taille, ça peut êt'e que ça, du moins j'crois… Qu'est-c'que j'dois faire ?*

Sa raison lui soufflait de passer son chemin, comme si elle n'avait rien vu. C'est ce qu'aurait fait son père, elle le savait. Mais la voix de sa grand-mère résonna dans son esprit, et Rose se souvint de ce qu'elle lui soufflait, quand elles étaient seules : « Faut pas écouter les hommes, les fouletots, c'est des bonnes créatures ! »

Alors qu'elle restait là, paralysée par l'indécision, Rose entendit une petite voix éraillée l'appeler :

— Au s'cours… J'suis coincée… Aide-moi…

La fillette sursauta et baissa la tête : c'était bien la fouletote qui l'appelait, la fixant d'un regard las mêlé d'espoir, en tendant sa petite main vers elle. Rose n'avait plus le choix, elle devait fuir ou l'aider. Son bon cœur reprit le dessus, en souvenir de sa grand-mère, et elle enjamba avec précaution la coulée à son point le plus étroit, pour arriver à côté de la petite créature. Rose posa son panier sur une pierre plate derrière elle et s'accroupit vers la fouletote :

— T'arrives pas à sortir ?

— Ben non, tu… vois bien ! J'suis coincée… J'ai mal…

Ses yeux brillaient de larmes et elle bougeait à peine, à bout de forces.

Rose chercha autour d'elle et trouva une branche cassée, dont elle retira les feuilles. Elle se pencha et s'en servit pour dégager la boue autour de la petite.

Celle-ci avait mis sa main sur sa tête à la vue du bâton :

— Me frappe pas !

— N'aie pas peur, c'est pour te dégager, j'vais y aller doucement. Tu pourras sortir après.

— Nan… mon pied est… coincé…

Rose grimaça à cette nouvelle : ça risquait d'être plus compliqué qu'elle ne le pensait, plus long aussi. La boue restait meuble et la fillette arrivait à la creuser sans qu'elle ne retombe sur la lutine. Elle s'activait en essayant de ne pas la toucher, craignant de la blesser, vu sa petite taille.

Rose lui parla pour la maintenir éveillée :

— T'es une fouletote ? Comment tu t'appelles ?

— Vi… Lila…

— Moi c'est Rose. Tiens l'coup, j'ai bientôt fini !

Bientôt, la fillette avait dégagé un trou autour de Lila et apercevait le bas de son corps :

— Tu peux bouger d'là ?

— Nan, j'ai plus d'forces… J'suis coincée…, répéta-t-elle.

Rose fronça les sourcils, puis jeta un regard inquiet autour d'elle avant de poser le bâton et de se pencher :

— J'vais essayer d'te sortir de là sans t'faire trop d'mal, mais j'promets rien.

Lila lui semblait de plus en plus faible, car elle ne protesta même pas.

Avec délicatesse, la fillette plongea la main dans le trou et tâta pour sentir le corps de la fouletote. Elle enfonça les doigts dans la boue et dégagea avec prudence les jambes de Lila. Elle la prit par la taille et la posa sur la paume de sa main pour l'examiner.

La fouletote était avachie, le corps recouvert de boue, dans un piteux état avec ses vêtements et ses cheveux trempés.

Rose fouilla les alentours du regard, comme si elle cherchait quelque chose :

— T'étais toute seule ?

La fouletote s'agita faiblement et secoua la tête en gémissant :

— Nan… y avait mes parents et mes p'tits frères… La boue les a emportés… Tu les vois ?

Un frisson parcourut la fillette et elle scruta la coulée, mais rien n'en dépassait. Elle n'y distinguait aucune forme qui aurait pu évoquer un fouletot. Elle secoua la tête, désolée, en fixant la petite créature :

— Nan, j'vois rien.

— Nan, c'est pas possible…, pleurnicha Lila. R'garde mieux, y étaient derrière moi !

Par acquit de conscience, Rose chercha encore quelques secondes, sans rien voir. Elle murmura d'une voix navrée :

— La coulée continue en bas, elle a dû les emporter.

— Alors faut fouiller… j't'en prie !

Rose murmura une prière silencieuse avant d'annoncer aussi doucement que possible :

— Ça servira à rien, j'suis désolée, j'crois qu'le Bon Dieu les a rappelés à lui.

— Nan… c'est pas… vrai… Ça s'peut pas… Faut fouiller… les aider…

Lila éclata en sanglots dans sa paume, masquant son visage dans ses deux mains :

— J't'en prie… J't'en prie…

Alors que la fillette allait répliquer qu'elle n'avait pas le temps, une voix familière lui parvint du lointain, la faisant sursauter :

— Rose ! Rose, où qu't'es ?

Elle regarda autour d'elle, affolée :

— Oh nan, c'est mon frangin, faut pas qu'y t'voies !

— Ma famille…, protesta Lila, de plus en plus faible. Faut les… aider…

— J'peux pas ! répliqua sèchement Rose.

Elle fixa la petite créature tremblante sur sa paume et serra les lèvres, visiblement tiraillée :

— Si j'te laisse là, tu pourras t'débrouiller ?

— J'sais pas… J'ai plus… d'forces…

La fillette hésita : si elle l'abandonnait ici, vu son état, n'importe quel prédateur en ferait sa proie, et Rose serait responsable de sa mort. Refusant cette hypothèse, elle se décida :

— Nan, j'peux pas t'laisser seule. J'vais t'emmener pour t'soigner, mais faut surtout pas qu'on t'voie ! J'te mets dans ma poche, t'en bouge pas tant qu'je t'ai pas sortie ! Et plus un mot !

Lila n'avait même plus la force de protester et se laissa faire. Rose la glissa délicatement dans sa poche et l'y cala comme elle le put. Elle essuya ses mains sur le tronc le plus proche pour les débarrasser de la boue, tout en criant à son frère :

— J'suis là, j'arrive !

La fillette récupéra son panier et se remit en marche, pour s'éloigner de l'endroit où elle avait creusé. Si Jean le voyait,

il ne manquerait pas de lui poser des questions auxquelles elle ne voulait pas répondre. Elle retint une grimace en sentant la fouletote toute froide dans sa poche, contre elle, et espéra que personne ne la remarquerait.

Alors que Rose descendait prudemment vers le chemin qui menait à leur ferme, Jean surgit plus bas, entre deux sapins.

Son aîné de deux ans avait grandi ces derniers mois et il affichait désormais une tête de plus qu'elle. Son visage s'était aminci, perdant les rondeurs de l'enfance et un peu de sa malice ; il adoptait désormais le teint hâlé des travailleurs de plein air. Ses bras musclés par le travail de la ferme se dessinaient sous sa chemise serrée, qui serait bientôt trop petite pour lui.

Son frère l'apostropha dès qu'il la vit :

— Ah enfin, t'es là ! On s'demandait où t'étais passée, avec c't orage ! T'en a mis du temps pour r'descendre !

— J'me suis abritée dans la grotte en haut l'temps que ça s'calme.

— Ça fait un bout d'temps qu'l'orage est fini, t'as traîné en route !

Rose secoua la tête et affirma, pour chasser ses soupçons :

— T'as vu c'te boue ? J'voulais pas risquer d'm'étaler !

Elle afficha un air innocent tandis qu'il s'approchait d'elle et lorgnait dans son panier :

— T'as ramené beaucoup d'framboises ?

— Autant qu'j'ai pu avant la rabasse.

Rose se félicita d'avoir caché Lila dans sa poche et non dans son panier, car Jean venait d'y plonger la main pour prendre quelques fruits. Elle protesta pour la forme, mais se trouvait soulagé qu'il ne pose plus de questions.

Ils terminèrent la descente en silence et parvinrent à la lisière de la forêt. Devant eux s'étalait un pré et, plus loin, la ferme familiale, un bâtiment massif en pierre au toit en tavaillons.

La fillette s'efforça de garder une apparence innocente, espérant que ses parents ne la questionneraient pas trop et qu'elle pourrait filer dans sa chambre au plus vite.



Les parents de Rose lui adressèrent quelques remontrances mais, soulagés qu'elle ne soit pas blessée, ne se montrèrent pas trop durs. Sa mère insista pour lui faire une tisane de thym pour la réchauffer ; la fillette n'osa pas refuser pour ne pas éveiller leurs soupçons. Elle la but aussi vite que possible sans se brûler, puis demanda à aller se changer et se reposer dans sa chambre.

Rose remonta dans sa petite mansarde, un pot d'eau chaude à la main pour se débarbouiller. La pièce était minuscule, au-dessus de l'étable, avec juste une lucarne pour laisser entrer la lumière du jour. Mais c'était son domaine, que son père avait accepté de lui créer là pour qu'elle ne partage plus celle de son frère, maintenant qu'elle grandissait. Elle se trouvait à l'opposé des autres chambres, ce serait plus discret pour s'occuper de Lila.

Rose versa l'eau chaude dans la petite vasque ébréchée dont elle se servait pour sa toilette et retira ses vêtements pour se réchauffer. Elle se passa rapidement un gant de toilette sur les bras et les jambes, puis enfila une chemise et une jupe sèche. Elle retourna vers ses habits mouillés qu'elle avait posés sur une poutre.

La fillette sortit avec délicatesse Lila de sa poche. La fouletote, roulée en boule, s'était endormie pendant le trajet.

Rose fixa un instant la fragile créature qui reposait dans sa paume. Tout s'était passé si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de réfléchir et avait agi selon son instinct. À présent, la fillette réalisait ce qu'elle avait fait : le doute et les craintes l'assaillirent.

Prise de pitié pour Lila, elle n'avait pu se résoudre à la laisser seule dans la forêt et l'avait ramenée pour la soigner. Mais si son père la découvrait, il serait impitoyable et la tuerait. Combien de fois avait-elle entendu son père et son grand-père répéter à tout bout de champ : « Les fouletots, c'est d'la vermine, faut les écraser ou les noyer, c'est tout c'qu'y méritent ! »

Rose n'avait jamais compris cette haine, et même si sa grand-mère, en privé, lui affirmait le contraire, elle ne lui avait jamais expliqué pourquoi, jugeant sans doute Rose trop petite pour comprendre. Sa mémère était morte depuis six ans à présent et l'avait laissée sans réponse à ce mystère.

Pourtant, quand la fillette regardait Lila, elle ne voyait qu'une créature fragile et inoffensive, que son instinct lui soufflait de protéger. Elle était à peine plus large qu'une petite branche et ne devait guère dépasser une dizaine de centimètres. Qu'aurait-elle pu faire comme mal ?

Rose se rendit compte que la fouletote tremblait dans sa main. Elle la secoua doucement, en la poussant du doigt, et lui chuchota :

— Eh, tu m'entends ? Faut t'réveiller…

Lila lâcha un petit grognement avant d'ouvrir péniblement les yeux et de la fixer, perdue.

La fillette lui souffla :

— Surtout, dis rien, faut pas alerter les autres !

Rose la posa à côté de la vasque, l'aidant à se mettre debout, et lui chuchota :

— Tu peux r'tirer tes habits ? Ou j'te lave avec ?

— Sont tout durs, murmura Lila en les tâtant, j'peux pas…

— Ce s'ra plus facile d'les enlever quand y s'ront mouillés. J'vais t'aider.

La fillette déposa doucement Lila dans la vasque. La fouletote trembla encore, mais garda le silence. Rose la vit se détendre un peu sous la chaleur et l'aida à se mouiller complètement,

en la soutenant. Lila sembla retrouver un peu de vigueur et se défit de ses vêtements, que Rose posa sur le bord de la vasque. La fouletote défit ses nattes et ses cheveux auburn libérés tombèrent jusqu'au bas de son dos.

Rose frotta sa main sur son savon et la nettoya avec délicatesse. Elle l'examina au passage et vit que la cheville de la petiote était gonflée, sans doute une entorse. Toutefois, à part quelques égratignures sur ses bras, elle ne semblait pas avoir d'autres blessures.

Lila bougeait un peu plus, mais lentement, et Rose la devina épuisée. Elle la sortit de la vasque sans tarder et l'enveloppa dans un coin de la serviette rugueuse qu'elle utilisait pour sa toilette.

Une fois Lila sèche, la fillette sortit un mouchoir pour la couvrir et la déposa sur son lit, près de son oreiller, en lui chuchotant :

— J'lave tes habits et je m'occupe de toi, r'pose-toi en attendant.

La petite créature se pelotonna dans le tissu et se nicha sur le matelas moelleux, en silence.

Rose nettoya les petits vêtements et les mit à sécher sur le rebord de la lucarne, au soleil.

Tout en s'activant, elle s'interrogea sur la suite : Lila semblait jeune, sans doute une enfant comme elle, et elle avait parlé de sa famille. Étaient-ils les seuls à vivre là, ou Rose pourrait-elle la ramener vers ses semblables ? Elle devrait s'en assurer auprès de Lila à son réveil, car la garder à la ferme risquait de lui causer bien des soucis.

Malgré cela, quand la fillette se retourna vers la fouletote et qu'elle vit celle-ci dormir paisiblement, elle ne put s'empêcher de sourire en posant sa main sur son cœur : ce n'était pas tous les jours qu'elle rencontrait une créature de conte, et elle se sentait émerveillée de cette chance.